

L'ORGANISATION MILITAIRE MANDCHOU



La bannière jaune 正黄旗

Pendant les trois derniers siècles de son histoire, la Chine fut dominée par le peuple mandchou et ses alliés mongols. Surgis du septentrion, ces conquérants bâtirent l'empire du Grand Qing (*da qing guo*, 大清国) avant d'être engloutis par la multitude chinoise. Cet article se propose de clarifier l'histoire méconnue des Mandchous et de leurs institutions militaires. Parmi celles-ci on s'attardera sur le Shenji ying 神机营 qui fut l'un des berceaux de la pratique du taiji quan au cours de la seconde moitié du XIXe siècle.

La création d'un Etat conquérant

Le terme Manchou (*manju* ou *manzhou* 滿洲 en mandarin) n'a été adopté qu'en 1635, à la veille de la conquête de l'empire des Ming. Huang Taiji 皇太极 (1592-1643), fondateur de la dynastie Qing, imposa ce nom pour désigner son peuple, les Jürchens auquel il avait incorporé des tribus mongoles. À ce jour, sa signification exacte demeure incertaine. S'agit-il à l'origine d'un titre de chef ou du nom d'une obscure tribu jürchen? Faut-il y voir une allusion au culte de Manjusri venu du Tibet et adopté par le nouveau pouvoir¹? Comme pour tous les peuples des steppes, les chercheurs sont confrontés à de nombreuses énigmes en ce qui concerne les ancêtres des Mandchous. En effet, ceux-ci ne sont connus que par les sources chinoises qui leur ont attribué des noms différents selon les époques : *wuji* 勿吉 sous les Wei du Nord, *mohe* 靺鞨 sous les Tang, *jürchen* (*nuzhen* 女真 en mandarin) au XIIe siècle. Le fondateur du pouvoir mandchou fut Nurhachi 努尔哈赤 (ou Nurgaci, 1559-1626) qui prit d'abord la tête des Jürchen *jianzhou* 建州 avant de devenir *khan* des Mongols *khorchin* et de créer en 1618 un nouvel État menaçant les provinces chinoises du Nord-Est. Son quatrième fils Huang Taiji _ un titre dont la signification exacte pose, là encore, problème aux historiens² _ se proclama empereur Qing et lança ses armées à la conquête de la Chine. L'année qui suivit sa mort, en 1644, les Mandchous profitèrent de la vacance du pouvoir après le suicide de l'empereur Ming Chongzhen 崇禎 pour asseoir le fils cadet de Huang Taiji, Shunzhi 順治, sur le trône impérial chinois. La résistance chinoise se poursuivit jusqu'en 1683, date de l'éradication du dernier bastion des loyalistes Ming qui s'étaient retranchés dans l'île de Taïwan. Sous le règne de Sunzhi la nouvelle dynastie conserva la bureaucratie Ming tout en consolidant

1 Manjusri (Wenshu Pusa 文殊菩薩 en chinois) est le bodhisattva de la sagesse.

2 Ce nom pourrait dériver du titre mongol Khong Tayiji que portaient les princes descendants de Gengis Khan. Ce titre serait lui-même inspiré du *huang taizi* 皇太子 chinois qui désignait les princes héritiers de l'empereur. Au début du dix-septième siècle, le terme taizi fut remplacé par taiji 太极 (faîte suprême) que l'on retrouve dans taiji quan.

l'organisation socio-militaire qui avait été l'instrument de la victoire, les Huit bannières (*jakun gusa, baqi* 八旗 en mandarin).



L'empereur Huang Taiji (1592-1643)

Les Huit bannières

L'idée d'organiser l'armée mandchoue en « bannières » fut empruntée aux pratiques militaires de la dynastie chinoise des Ming. En 1601, Nurhachi aurait institué quatre bannières (jaune, blanche, rouge et bleue) pour rassembler les Jürchen *jianzhou*. En 1615 ou 1616 vinrent s'ajouter les bannières bordées (*xiangqi* 镶旗) qui doubleraient les quatre premières, l'ensemble des Huit bannières s'ordonnant, selon le prestige, comme suit : Jaune bordée, jaune, blanche, rouge, blanche bordée, rouge bordée, bleue, bleue bordée, cela avec une nette prééminence des trois premières³. Dans un premier temps, la population fut intégrée dans ce système en fonction des lignées claniques (*mukun*) chacune s'identifiant à une compagnie (*niru, zuoling* 佐領 en mandarin) distincte. Les alliés qui ne se rattachaient pas à un clan jürchen furent regroupés dans des compagnies séparées. Rapidement, le nombre croissant de ceux-ci nécessita la création de nouvelles bannières, huit pour les Mongols et huit pour les « chinois-militaires » (*ujen cooha, hanjun* 汉军) population chinoise des confins de l'empire Qing qui fut incorporée dans l'armée mandchoue au début de la conquête. Au total, il y avait donc vingt-quatre bannières, le système se ramifiant en bataillons (*jalan, canling* 參領) _ cinq pour chaque bannière mandchoue et chinois-militaires, deux pour les Mongols _ puis, à l'échelon inférieur, en compagnies qui formaient la base de l'identité sociale. Chacune des deux mille compagnies du système des bannières était commandée par un capitaine, chaque bataillon par un colonel et enfin chaque bannière par un lieutenant général (*gusai ejen, dutong* 都统). Il convient encore de signaler l'existence de compagnies de serviteurs (*booi, baoyi* 包衣) formées de descendants de prisonniers jürchen, coréens, russes ou chinois. Malgré leur statut _ la littérature chinoise les qualifie volontiers « d'esclaves » (*nuli* 奴隶) _ ceux-ci jouèrent parfois un rôle important au début des Qing.

³ Cf. [Edward J. M. Rhoads](#), *Manchus & Han: Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, University of Washington Press, 2000.

À Pékin les bannières occupaient la cité intérieure (*neicheng* 内城), ou « cité tartare » (*mancheng* 满城) dans les relations des voyageurs européens, selon une symbolique associant les couleurs aux points cardinaux. Ainsi, le jaune correspondait au nord, le blanc à l'est, le rouge à l'ouest et enfin le bleu au sud. Cette cité, qui entourait la Cité interdite, se trouvait au nord par rapport à la ville extérieure peuplée de Chinois. Séparés de cette population industrielle, les hommes des bannières étaient soumis à des règles strictes qui leur imposaient le lieu de résidence, restreignaient leur capacité de déplacement et leur interdisait de se marier avec des chinoises. On considère que soixante pour cent environ des hommes des bannières étaient cantonnés dans le Zhili 直隶 (la région de Pékin correspondant à la province du Hebei), vingt pour cent dans les principales villes, le reste vivant en Mandchourie et dans le Turkestan. À l'exception de la capitale et du nord-est du pays, ils étaient littéralement noyés dans la masse chinoise qui exerçait sur eux un attrait irrésistible notamment sur les plus pauvres qui pouvaient être tentés de renoncer à leur statut pour mener une autre existence, paysanne ou commerçante. Les empereurs Qing luttèrent continuellement contre cette influence du mode de vie chinois qui menaçait d'affaiblir une société guerrière dont chaque individu masculin devait, en principe, un service militaire de 16 à 60 ans. Celui-ci ne s'effectuait pas à l'échelon administratif des bannières mais au sein de différentes unités que je vais à présent m'attacher à décrire.



« Ayusi brandissant sa lance anéantit les rebelles » peinture du jésuite milanais Giuseppe Castiglione (1755)

L'armée des Qing

À Pékin vers le milieu du XIX^e siècle, l'armée des bannières était forte de 150 000 hommes répartis en différentes unités dont certaines avaient été créées antérieurement à la dynastie⁴. Les plus prestigieuses étaient les unités composant la Garde impériale : Garde (*bayara*, *hujun* 护军), Avant-garde (*gabsihiyan*, *qianfeng* 前锋) et Garde rapprochée (*hiya*, *lingshiwei* 领侍卫), cette dernière constituant l'élite, les gardes du corps de l'empereur qui accompagnaient celui-ci dans tous ses déplacements⁵. Les gardes du corps étaient recrutés exclusivement parmi les bannières mandchoues et plus particulièrement au sein des trois bannières supérieures. L'effectif de la Garde rapprochée, supérieur à celui de l'Avant-garde, était de 3000 hommes environ. La Garde *hujun* quant à elle regroupait 15 000 cavaliers mandchous et mongols recrutés dans les Huit bannières. Les autres unités importantes étaient les mousquetaires et artilleurs (*huoqi ying* 火器营) au nombre de 8000, l'infanterie (*bujun ying* 步军营) qui comptait plus de 20 000 hommes, une division d'élite créée par l'empereur Qianlong (*jianrui ying* 健锐营) de 4000 hommes et enfin la force la plus nombreuse, le

⁴ Les chiffres arrondis des effectifs suivent *grosso modo* les estimations données par le sinologue britannique Thomas Francis Wade (1819-1895).

⁵ Une autre garde prétorienne était constituée par les quelques centaines de lutteur du *shanpu ying* 善扑营 dont la fonction principale était de divertir l'empereur et sa cour notamment lors des festivités du Nouvel An.

xiaoqi ying 骁骑营 (littéralement « bataillon des cavaliers intrépides », en référence à un titre donné aux généraux) qui totalisait aux alentours de 65 000 hommes. Il existait d'autres unités affectées à la protection du Mausolée impérial ou du Palais d'été. Seuls les chinois-militaires étaient affectés à l'infanterie, la cavalerie étant généralement réservée aux Mandchous et Mongols. C'est dans cette dernière que s'exprimait l'âme guerrière de peuples nomades dont la puissance avait longtemps résidé dans l'usage combiné du cheval et de l'arc. À côté de l'armée des Huit bannières existait une force supplétive d'un demi-million d'hommes composées exclusivement de Chinois, les *lü ying* 绿营 ou « bataillons verts ».



Wenxiang 文祥 (1818-1876)



Le prince Chun (Yixuan 奕譞) posant devant la caserne du Shenjiying

L'ère des réformes

Lors de la rébellion des Taiping 太平天国 (1851-1864), l'armée Qing se révéla inopérante en raison d'un équipement souvent archaïque, d'un entraînement insuffisant et de l'addiction de nombreux soldats à l'opium. À partir des années 1850, des mandarins gouverneurs de province tels que Zeng Guofan 曾国藩 et Li Hongzhang 李鸿章 entreprirent de créer des forces armées (*yong ying* 勇营) en recrutant des paysans du Hunan et de l'Anhui. Ils furent secondés par des officiers des bannières

parmi les plus renommés tel le prince mongol Senggerichin 僧格林沁 qui trouva dans ces initiatives le moyen d'exprimer sa valeur militaire. Cette première modernisation de l'armée devait s'inscrire dans ce qui a été désigné comme « mouvement des activités à l'occidentale » (*yangwu yundong* 洋务运动) et qui visait à renforcer le pouvoir impérial face aux agressions étrangères. Parmi les Mandchous préoccupés par l'obsolescence des traditions militaires de la dynastie, se distinguait la figure de Wenxiang 文祥 (1818-1876), un homme de grand talent qui fut à l'origine de la création du premier ministère chinois des Affaires extérieures (*zongli yamen* 总理衙门). En 1861, il entreprit de réformer l'armée impériale en réduisant ses effectifs et en mettant sur pied une nouvelle unité d'élite, le *shenji ying* 神机营 ou « Bataillon du mécanisme divin », qui fut entraîné à l'européenne par des instructeurs britanniques⁶. Ce bataillon d'élite fut placé sous le haut commandement du Prince Chun 醇亲王 (Yixuan 奕譞, 1841-1891), grand-père paternel du futur empereur Xuantong 宣统 (Puyi 溥仪). Lors de la guerre des Boxeurs (1899-1901), c'est le prince Qing 庆亲王 (Yikuang 奕劻, 1836-1918), connu pour être favorable aux Occidentaux, qui était à sa tête. Ceci explique que le *shenji ying* non seulement resta neutre pendant ces événements mais qu'il s'opposa au *hushen ying* 虎神营 (Bataillon de l'esprit du tigre) qui soutenait les Boxeurs lors de leurs tentatives pour investir les légations étrangères. Mobilisée en 1899 par le prince Duan 端郡王, chef de la faction mandchoue antioccidentale, cette unité avait également commencé à adopter un armement modernisé tout en refusant une ouverture de l'empire au reste du monde. Les réformes entreprises depuis la révolte des Taiping jusqu'au mouvement des Boxeurs précédèrent l'apparition des armées modernes et notamment l'armée de Beiyang (*beiyang jun* 北洋军) de Yuan Shikai 袁世凯 qui devait peser de tout son poids dans la révolution de 1911⁷. Le développement de cette armée dont le corps des officiers était composé uniquement de Chinois atteste le déclin de la caste militaire mandchoue. Après la mort de Yuan Shikai, qui avait tenté de rétablir le pouvoir impérial à son profit, l'armée du Beiyang ne résista pas aux ambitions de ses chefs provinciaux qui s'entre-déchirèrent lors de la période des Seigneurs de la guerre (1916-1928). La dynastie Qing n'était déjà plus qu'un souvenir au même titre que l'organisation des bannières qui lui survécut jusqu'à son abolition officielle en 1924. L'échec de la tentative de restauration d'un État mandchou (le Mandchoukouo) menée, sous étroit contrôle japonais, par Puyi devait éliminer définitivement de la scène de l'histoire un petit peuple guerrier qui, pendant deux siècles et demi, régna sur l'un des plus grands empires terrestres.

José Carmona

www.shenjiying.com

⁶ Le casernement du *shenji ying* se trouvait à Nanyuan 南苑, emplacement du premier aérodrome construit à Pékin qui fut fermé en 2019.

⁷ L'armée de « l'Océan du Nord » (Beiyangjun 北洋军) fut développée par le mandarin Li Hongzhang (1823-1901) à partir de son armée provinciale, la *huaijun* 淮军.